

LA LÉGENDE DES SEPT DORMANS
(1844)

ALEXANDRE DUMAS

La légende des Sept Dormans

LE JOYEUX ROGER
2012

Ce conte tiré de la l'hagiographie chrétienne a été publié dans la revue *La mode*, livraison du 25 mars 1844, pages 484-491.

Nous en avons conservé l'orthographe et la ponctuation, à quelques corrections évidentes près.

ISBN : 978-2-923981-25-3

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

En ce temps-là, c'est à dire en l'an 249 après J.-C., Trajanus Decius reçut, sous Philippe l'Arabe, le gouvernement de la Moésie. Là, ses soldats le nommèrent empereur et lui firent prendre la pourpre. Mais, pour garder ce titre, il fallait le disputer à Philippe, et les deux rivaux, à la tête de leurs légions, en vinrent à une bataille, près de Vérone, où Philippe fut tué. Decius resta vainqueur. Le sénat ratifia ce que les soldats avaient fait, le peuple ce que voulait le sénat, et Decius conserva l'empire.

Cependant l'écu de la victoire ne devait pas être l'écu de Dieu.

Depuis deux siècles et demi il s'était passé des choses qui, si ce n'était tout de suite, du moins dans l'avenir devaient changer la face du monde.

D'abord, à Béthléem était né un homme à qui nous avons donné le nom de Sauveur, d'une femme qui avait nom Marie. En vain Hérode voulut l'envelopper dans le massacre des innocens ; l'enfant de Dieu fut élevé à Nazareth, et le tyran mourut. Pendant trente ans, celui que les mages avaient adoré dans son berceau, travailla comme un obscur artisan ; puis, quand vint Tibère, il se révéla tout à coup et surgit comme une divine antithèse de son obscurité. Alors il prêcha dans toutes les villes de la Judée, répandant sa parole sur le monde comme Dieu répandait la manne dans le désert. Saint dans ses paroles et saint dans sa vie, trois ans il marcha relevant les faibles, rendant les aveugles au jour, ramenant les morts à la vie, ranimant le cadavre du corps pour Lazare et le cadavre de l'âme pour Madeleine, suivi comme un sauveur, écouté comme un dieu, jusqu'à ce qu'enfin, renié de ses disciples, abandonné de Pierre, trahi de Judas, il fut condamné comme un criminel et mourut comme un esclave.

Cependant, après son fils martyr, Dieu envoya des empereurs impies, comme après les semilles il pourrait faire tomber sur la terre une neige qui, au lieu de les étouffer, les féconderait.

Pendant quelque temps le monde ne fut plein que des débordemens de ces hommes qui commençaient la décadence de cet

empire romain sur les débris duquel le Seigneur devait placer le trône pontifical et le siège de sa volonté.

Et tous les empereurs, une fois arrivés à l'empire, étaient pris d'un vertige comme un homme trop faible, placé sur un trop haut sommet ; et mesurant la distance qui les séparait de la terre avec celle qui les séparait du ciel, ils se croyaient, dans leur orgueil insensé, plus près des dieux que des hommes. Alors ils emplissaient l'Olympe de leurs passions, dont ils faisaient des divinités, ne comprenant pas qu'un jour ce ciel, si vaste qu'il fût, craquerait sous le nombre.

Et pendant que, sur ce sommet où ils se plaçaient, un souffle de vertige les rendait fous, une brise d'espérance passait en dessous d'eux, que faisaient germer les semences du Sauveur.

En effet, saint Pierre avait recueilli les paroles de celui qu'il avait renié et les répandait à son tour. Les douze élus se montraient dans leur sentier divin, jusqu'à ce que vint Néron qui, du premier apôtre, fit le premier martyr.

À compter de ce moment, il y eut lutte entre l'empire et Dieu. À mesure que la loi céleste se répandait sur les peuples, la persécution s'étendait de son côté sur eux, si bien qu'elle complétait leur gloire ; car tous ces hommes, qui étaient venus en disant : « J'annonce », mouraient en disant : « Je prouve ». Aussi les enfans du Seigneur augmentaient tous les jours ; les villes se dépeuplaient pour les catacombes, qui se dépeuplaient elles-mêmes pour les cirques. Mais ils se renouvelaient sans cesse, plus forts et plus nombreux, s'augmentant de tous ceux qui jusqu'alors n'avaient eu que des maîtres cruels, et qui se jetaient avec amour dans cette nouvelle religion qui leur promettait un Dieu juste ; de tous ceux qui n'avaient été sur la terre que les enfans des hommes et que leur martyre faisait les enfans du Seigneur : de sorte que la lumière de ce radieux Orient grandissant toujours, elle éclairait déjà presque la moitié du monde.

Puis, aux empereurs trop cruels pour croire à Dieu, succédèrent les empereurs trop faibles pour croire à rien ; espèce de

troupeau de bêtes fauves que la colère du Seigneur chassait devant lui, qui s'enfuyaient en criant, et se perdaient dans les ténèbres du paganisme, à mesure que les révélations grandissaient dans la clarté de la foi.

Cette persécution éternelle des chrétiens se transmettait donc avec le trône, et, il faut le dire, de leur vivant on ne nommait plus les empereurs divins, comme autrefois, mais on joignait déjà le nom de saints aux apôtres morts ; si bien qu'après chaque règne, on pouvait lire, de distance en distance, les noms de tous les martyrs qui semblaient fiers et imposans dans leur religion et leur espérance, des sentinelles du Seigneur, chargés, inviolables qu'ils étaient dans leur foi, puisqu'ils étaient morts pour elle, de transmettre à chaque génération qui naissait le mot d'ordre de Dieu.

Puis il est facile de voir comme toutes choses marchaient suivant les décrets de la Providence. Pour que la foi sortît victorieuse, il fallait qu'il y eût lutte, et Dieu laissa encore le paganisme vivre fort et puissant dans quatre hommes qui, tous quatre comme lui, avaient droit de tuer, Tibère, Caligula, Claude et Néron, c'est à dire la lutte des forts et des faibles, des empereurs et des esclaves ; mais pour qu'elle fût égale, Dieu, comme nous l'avons dit, envoya aux uns la démence et aux autres la foi, si bien que la lumière ne descendait pas des rois aux peuples, mais montait des peuples aux rois ; ce n'était pas un orage qui tombe, c'était une marée qui envahit ; et il était évident qu'il viendrait un jour où à force de monter elle se trouverait de niveau avec les plus hauts sommets.

Aussi, dans toute cette réunion de fidèles, les empereurs faisaient leur récolte de martyrs ; ce n'était même plus des gladiateurs, c'étaient des victimes ; chaque jour les bourreaux recommençaient, et cependant les idoles chancelaient sur leurs bases, et si atroce que fût la torture, si prolongée que fût la mort, les élus se renouvelaient plus forts et plus grands, comme si le sang de ces hommes saints qui inondait la terre l'eût sainement fécondée.

Or, comme nous l'avons dit, en l'an 249, Decius venait d'être nommé empereur. Dès le commencement de son règne, il promit d'être un des plus rudes antagonistes de Dieu. Philippe, qu'il avait vaincu et tué, défendait les chrétiens, et lui, ne fût-ce que par haine de son ennemi mort, les poursuivait ; puis cette persécution s'augmentait de tout son amour et de toute sa religion pour les idoles que tentait de détruire la nouvelle foi, et il semblait ne tuer que pour soutenir.

Partout où il passait il élevait un temple à quelque divinité, et, comme un empereur juste et un homme pieux, immolait tout chrétien qui ne l'adorait pas.

C'est précédé de cette réputation qu'il vint à Éphèse. Dès son arrivée, il ordonna d'élever des temples au milieu de la ville, afin que tout le monde sacrifiât avec lui ; puis il ordonna de rechercher les chrétiens, ne leur laissant d'autre choix que de renier leur Dieu ou de mourir.

La terreur fut grande. L'ami reniait son ami, le père son fils, le fils son père. La crainte de la mort était plus forte que l'amour du Seigneur, et il y eut bien des fronts qui s'abaissèrent devant les idoles et qui, la veille, s'étaient courbés devant Dieu.

Tous cependant n'obéirent pas à l'empereur, et il y eut parmi ceux-là sept hommes ou plutôt sept élus qui avaient nom Maximien, Malchus, Marcien, Denis, Jean, Sérapion et Constantin, lesquels ne se rendirent pas aux vœux de Decius et lui furent dénoncés comme les plus fervens chrétiens de la ville.

Pendant que d'autres couraient à ces sacrifices comme à une fête, n'ayant jamais connu le vrai Dieu ou le reniant, ces hommes, enfermés dans leurs maisons, s'adonnaient au jeûne et à la prière.

« Et jamais, disaient même ceux qui les annonçaient à l'empereur, on n'avait vu humilité plus grande et foi plus sincère. »

Decius renouvela ses menaces et les sept reclus renouvelèrent leurs pieuses oraisons.

Enfin il les fit venir à lui et leur demanda s'il était vrai qu'ils

fussent chrétiens et qu'ils suivissent la loi de Jésus ? Ils lui répondirent affirmativement ; alors il leur accorda trois jours pour considérer ce qu'ils avaient à faire.

Ils se retirèrent tous les sept pieusement comme ils étaient venus, ayant résolu, chacun dans son cœur, que sa réponse serait la même le troisième jour que le premier.

Quand ils arrivèrent à leurs maisons, ils profitèrent du restant du jour pour distribuer leurs biens aux pauvres, leur recommandant la prière pour tous ; puis, quand la nuit fut venue, ces sept hommes, que leur foi faisait pauvres, gravirent silencieusement le mont Célium et résolurent de s'y tenir cachés, jusqu'à ce que la volonté de Dieu fût qu'ils mourussent pour sa sainte cause.

Le lendemain, Malchus descendit dans la ville sous le costume d'un médecin, dit la légende, pour rapporter aux autres le pain de la journée et savoir si l'on était à leur recherche. Quand il revint, il apprit à ses frères que l'empereur était parti pour quelque temps et qu'ils auraient ainsi un peu de repos. Ils remercièrent le Seigneur. Mais Decius revint et se montra plus irrité que jamais contre eux, quand il apprit qu'ils avaient disparu. Ce jour-là, Malchus, qui était descendu de nouveau dans la ville, apprit cette nouvelle et revint plein d'effroi l'annoncer à ses compagnons.

Ils se remirent de nouveau en prières, non plus pour remercier Dieu de les avoir sauvés, mais pour lui demander leur salut, et non dans la crainte de la mort, mais parce que leur vie pouvait être utile à la conversion des autres.

Malchus leur présenta les pains qu'il avait rapportés, les exhortant à prendre la nourriture du corps qui fortifierait en même temps leur âme, et quand ils eurent mangé et prié, tous sept s'endormirent.

Cependant les païens continuaient leurs recherches et la colère de l'empereur allait toujours croissant. Alors il fit venir leurs parents et les menaça de la mort s'ils ne révélaient pas ce qu'ils savaient.

Ceux-ci répondirent qu'ils avaient distribué leurs biens aux pauvres, que depuis on ne les avait pas revus et qu'ils ne savaient pas où ils étaient.

Alors Decius, pensant qu'ils s'étaient retirés dans une caverne du mont Célion, fit boucher, avec d'énormes pierres, l'entrée de toutes les cavernes, afin que, s'ils étaient dans l'une d'elles, ils ne se réveillassent que pour la faim et la mort.

Enfin, quand les sacrifices furent consommés, quand il n'y eut plus d'idoles à encenser, quand il n'y eut plus de chrétiens à faire mourir, l'empereur quitta Éphèse.

Puis des temps s'accomplirent pendant lesquels Decius et sa race disparurent, et pendant lesquels bien d'autres noms encore furent effacés. De grands martyrs, sous le règne de cet empereur, avaient témoigné de la religion en mourant pour elle, et saint Fabien, saint Alexandre, saint Babylas, saint Prone et saint Origène, sont cinq des plus puissans témoins de la foi.

Mais la lutte ne devait pas s'arrêter là. Valérien continua la haine héréditaire, et Aurélien, quoiqu'averti au moment de les persécuter par la foudre qui tomba à ses pieds, publia contre les chrétiens de sanglans édits.

Puis étaient venus enfin Dioclétien en Orient, et Domitien en Occident, qui tous deux firent un pacte pour anéantir le christianisme jusques dans les derniers croyans. Mais si puissans qu'ils fussent, si sanglant que fût leur règne, qu'on appela l'ère des martyrs, ils ne purent rien contre la volonté de Dieu, et la religion grandissait toujours.

Enfin un miracle s'était fait. Constantin avait triomphé de Licinius, près d'Andrinople, avec ce mot : « Dieu sauveur ! » Alors le christianisme était devenu la religion impériale. Les doctrines païennes, déjà bien affaiblies par trois siècles de lutte, étaient tombées tout à coup d'elles-mêmes, et s'il y avait encore quelques fausses croyances à combattre, c'étaient celles des propres chrétiens qui, comme Arius, niaient la divinité du Christ.

Puis enfin un soutien tout à fait puissant de la foi s'était révélé

le jour où l'empereur Théodose était monté sur le trône.

Or c'était un homme pieux que Théodose, dont le premier soin, en arrivant à l'empire et en se voyant malade, avait été de recevoir le baptême des mains de saint Ascole, et qui luttait de tout son pouvoir contre l'arianisme, cette hérésie née du sein même de la nouvelle religion, car il faut que toute chose, belle et puissante, ait ses détracteurs parmi ceux-là qui devaient être ses fidèles : donc sans nier l'ensemble du christianisme, il y en avait qui niaient des parties, et entr'autres choses la résurrection des morts. Le pieux empereur, affligé de ce que sous son règne la foi était ainsi attaquée, vivait depuis quelques jours retiré dans son palais, versant des larmes et couvert d'un cilice.

Dans ce même temps, un habitant d'Éphèse voulut faire bâtir sur le mont Céliion des étables pour ses troupeaux ; les ouvriers se mirent à l'œuvre, et quand ils eurent enlevé les pierres qui cachaient l'entrée de la caverne où l'on avait enfermé les sept martyrs, un homme en sortit.

— L'empereur nous a fait chercher pour sacrifier aux idoles, mais Dieu sait, n'est-ce pas mes frères, que nous n'adorerons que lui, disait en sortant Malchus, qui croyait se réveiller après le sommeil d'une nuit.

Le saint homme descendit la montagne et se dirigea vers la ville pour y acheter comme à l'ordinaire cinq pains, et à cet effet il avait pris comme la veille cinq sous.

Il fut bien un peu étonné quand il vit à la porte de la caverne ces pierres qu'il n'avait pas vues la veille, mais comme on ne semblait vouloir les inquiéter en rien, il ne fit aucune question aux ouvriers, tout étonnés eux-mêmes de la vue d'un homme vivant dans une caverne bouchée depuis tant d'années.

Malchus continua donc de descendre la montagne, et de se diriger vers la ville dont le bruit humain arrivait jusqu'à lui, à travers toutes les harmonies de la nature et les mots de sa prière.

Car ce n'était pas une expédition sans danger que de descendre ainsi à Éphèse, où Malchus croyait encore trouver l'empereur

aussi irrité que la veille, et le saint jeune homme, tout en allant chercher la nourriture de ses frères, pria Dieu, si sa volonté était qu'il mourût, de le faire mourir seul.

Cependant, à mesure qu'il avançait sur Éphèse, il lui parut que tout, jusqu'à la rumeur de la cité, n'était plus comme la veille, et il lui sembla que la respiration de la ville n'était plus oppressée, mais libre et pure.

Puis le jour était si calme, le ciel était si beau : tout était, dans la nature qui l'entourait, si plein d'une sérénité parfaite, que son âme faite à l'image de Dieu reflétait toute cette pureté, et que chaque souffle qu'il aspirait, chaque brise qui passait sur son front, lui semblait le souffle du Seigneur, et comme toute chose venant du ciel, paraissait lui apporter, sinon l'espoir, du moins la résignation.

Puis, étant arrivé au pied de la montagne, il s'agenouilla une dernière fois avant d'entrer dans la ville, et si l'on eût pu voir son âme à nu dans cette immensité de calme et de paix, elle n'eût en rien troublé toute cette harmonie pure de Dieu, et s'y fut mêlée comme un parfum à un autre, comme une note pure à une hymne pure.

Puis il continua sa route.

Au moment où il arriva à la porte d'Éphèse, il vit un berger qui en sortait avec son troupeau. Mais le berger chantait et n'avait plus comme la veille la démarche triste et abattue de l'homme sur qui pèse une volonté puissante.

Il se retourna et le suivit long-temps des yeux, se demandant ce qui pouvait donner cet air de fête à cet homme, quand la veille chacun paraissait accablé.

Alors il pensa que c'était un païen qui sacrifiait aux faux Dieux sans doute, et que, n'ayant pas lutté pour le Seigneur, il n'avait rien à craindre.

Et tout en marchant, il pria pour cet homme et pour tous ceux qui comme lui n'avaient pas en eux un reflet de la lumière divine, un peu de cette rosée céleste qui parfume l'âme en la désaltérant.

Et comme il était arrivé à la ville, il jeta un dernier regard devant lui.

Alors il aperçut la croix au dessus de la porte.

Il regarda autour de lui, se croyant le jouet d'un songe, et partout où il avait vu l'image d'une idole il aperçut celle du Sauveur.

Il ne pouvait croire ses yeux, mais, comme saint Thomas, il toucha et il crut.

Alors il parcourut la ville, ne comprenant pas, malgré tous les miracles que Dieu avait déjà faits, quelle chose avait pu se passer en une nuit qui changeât ainsi l'aspect de toute une ville et la croyance de tout un peuple.

Il voulut donc parler à ceux qu'il n'avait pas vus depuis la veille. Il s'approcha de la maison d'un boulanger ; mais, ne l'ayant pas reconnu, il se dirigea vers la maison d'un autre. Il entra, et il entendit des gens qui parlaient du Christ.

— Comment, disait-il, hier encore personne n'osait prononcer le nom du Christ, et voilà qu'aujourd'hui tout le monde en parle avec assurance. Je ne suis donc plus à Éphèse.

Et s'étant informé, on lui dit qu'il était bien à Éphèse, et il resta confondu.

Alors il donna ses cinq sous et demanda cinq pains, ayant hâte d'aller rejoindre ses compagnons et de leur annoncer le nouveau miracle.

À peine eut-il donné son argent, que le boulanger et ceux qui se trouvaient dans sa boutique le regardèrent avec étonnement et dirent que ce jeune homme avait trouvé un ancien trésor.

Malchus, les voyant parler entre eux, s'imagina qu'ils voulaient le mener à l'empereur, et il les supplia de le laisser et de garder les pains et l'argent. Mais ceux-ci le retinrent et lui dirent :

— Qui es-tu, toi qui as trouvé un trésor des anciens empereurs ? Indique-nous-le, nous le partagerons avec toi et nous te cacherons.

Mais le jeune homme ne trouva rien à leur répondre. Alors ils lui attachèrent une corde au cou et le traînèrent par les rues jusqu'au milieu de la ville.

Et le peuple accourait en foule pour voir celui qui avait trouvé un trésor. Parmi tous ceux qui l'entouraient, Malchus chercha un visage ami, une personne connue ; mais n'en voyant pas, il pensa que la persécution ne lui avait point laissé d'amis. Il inclina la tête d'un air résigné, et se laissa conduire.

Saint Martin, évêque de la ville, et le gouverneur ayant appris cela, ordonnèrent qu'on le leur amenât, lui et les boulangers, sans lui faire aucun mal ; et, comme on le menait à l'église, il crut qu'on le menait au cirque.

Il inclina de nouveau la tête avec résignation, et si l'on eût pu entendre ce qu'il murmurait, on eût vu que c'était une prière.

Quand il fut près de l'évêque et du gouverneur, ceux-ci lui demandèrent où il avait trouvé son trésor.

Il répondit qu'il n'avait rien trouvé, et que cette monnaie faisait partie de son patrimoine.

Interrogé de quelle ville il était, il répondit :

— Je suis de cette ville, si tant est que cette ville soit Éphèse.

Le gouverneur lui dit alors :

— Fais venir tes parens pour qu'ils répondent de toi.

Et il nomma ses parens l'un après l'autre. Mais à chaque nom, le gouverneur tournait la tête d'un air d'incrédulité ; ses parens étaient inconnus.

— Comment veux-tu, dit le gouverneur, que je croie que tu tiens cet argent de tes parens, puisqu'il porte une date éloignée de trois cents soixante-dix-sept ans et qu'il remonte au commencement du règne de l'empereur Decius, et ne ressemble en rien à notre monnaie d'à présent ? Tu veux donc tromper les vieillards et les sages d'Éphèse ? Aussi, je vais te faire traiter selon la rigueur des lois jusqu'à ce que tu avoues la découverte que tu as faite.

— Je vous supplie au nom du Seigneur, répliqua Malchus, de

répondre à ce que je vous demande. Qu'est devenu l'empereur Decius qui était dans cette ville ?

— Mon fils, il n'y a plus d'empereur de ce nom, et celui qui l'a porté est mort depuis long-temps.

— Tout ce que j'entends, reprit le jeune homme, m'étonne de plus en plus, et vous ne croirez pas ce que je vous disais. Mais suivez-moi, et je vous mènerai à mes compagnons qui sont sur le mont Célion et vous les croirez. Avant-hier, nous nous sommes enfuis pour échapper à la tyrannie de l'empereur Decius ; nous y sommes restés toute la journée ; hier, je suis descendu pour acheter cinq pains que j'ai reportés à mes compagnons ; aujourd'hui j'ai voulu en faire autant, mais voilà qu'on a prétendu que j'avais trouvé un trésor et que l'on m'a conduit devant vous !

Et l'évêque dit au gouverneur :

— C'est quelque miracle que Dieu veut faire par ce jeune homme.

Et l'empereur Théodose était toujours dans son palais, priant Dieu de rendre sa lumière aux yeux qui ne voyaient plus et la foi aux cœurs qui ne croyaient pas, et, comme le plus humble de ses serviteurs et le plus fervent de ses fidèles, il passait ses jours dans le jeûne et l'oraison, et ses nuits, courtes de sommeil, mais longues de prière, non pas dans le lit des rois, mais sur la cendre des apôtres.

Et l'évêque et le gouverneur, qui savaient l'état où l'hérésie tenait Théodose, voulurent lui prouver que Dieu n'abandonnait pas les vrais croyans et que, s'il y avait déjà des apostasies, il y avait encore des miracles.

Donc un courrier partit, devant annoncer à l'empereur cette joyeuse nouvelle que Dieu venait de se révéler par un signe éclatant, et que ceux qui niaient la résurrection des morts et qui le jetaient dans cette profonde tristesse, allaient être éblouis par la lumière de la vérité, comme l'enfant qui ouvre pour la première fois les yeux à la lumière du jour.

Or, le courrier arriva à Constantinople et se dirigea vers le

palais où résidait Théodose ; il le trouva couché sur la terre, dans la position d'un homme qui prie, et couvert d'un sac ; et, lui ayant fait part de cette heureuse nouvelle pour laquelle on l'envoyait à lui, Théodose termina sa prière par une action de grâces au Seigneur.

Alors il partit de Constantinople à Éphèse, plus fier de cette révélation de Dieu qu'il ne l'eût été d'une victoire.

Et, à mesure qu'il avançait vers Éphèse, les habitans venaient à sa rencontre, si bien que, lorsqu'il arriva aux portes de la ville, lui qui était parti seul comme un apôtre, arriva avec un cortège de roi.

Et sur toute la route c'étaient des louanges à Dieu et des louanges à l'empereur.

Enfin, quand tous les habitans furent réunis au pied de la montagne, Théodose commença de la gravir ; à mesure qu'il avançait, la lumière du jour semblait augmenter comme celle de la foi, et quand on arriva à la caverne, le visage des saints, en apercevant l'empereur, resplendit comme le soleil.

Alors l'empereur s'agenouilla, rendit grâce à Dieu, embrassa les martyrs, et leur dit :

— Je vous vois comme si je voyais le Seigneur quand il ressuscita Lazare.

Et Maximien l'un des sept élus lui dit :

— Crois en nous, car, à cause de la foi, Dieu nous a ressuscités avant le jour de la grande résurrection, et comme l'enfant vit neuf mois dans le sein de sa mère où il vit sans ressentir de souffrances, ainsi avons-nous vécu trois cent soixante-dix-sept ans dans le sein de la terre, notre mère commune.

Puis quand Maximien eut fini, lui et les six autres penchèrent leur tête, et le souffle de vie se retira d'eux pour retourner au Seigneur.

Alors l'empereur qui, tant qu'il avait parlé, avait agenouillé sa puissance impériale devant ces martyrs, se releva et se penchant sur eux, il les embrassa avec des larmes.

Puis il se retourna vers la foule, disant qu'il serait fait des châsses d'or afin de les y déposer et de conserver richement leurs restes sacrés, et tous descendirent la montagne en louant le Seigneur.

Mais, voilà que pendant les ténèbres Théodose, à qui cette révélation avait rendu le calme du jour et le sommeil de la nuit, vit les sept martyrs qui lui apparaissaient disant que jusqu'ici ils avaient reposé dans la terre et qu'il les laissât dans la terre jusqu'à ce que le Seigneur les ressuscitât de nouveau.

Et ainsi ils étaient humbles après leur mort comme pendant leur vie.

L'empereur leur obéit ; mais ne pouvant faire à chacun une châsse particulière il en fit une grande de la caverne où ils dormaient, la fit remplir de pierreries, si bien qu'elle resplendissait comme une nuit semée d'étoiles.

Le bruit de ce miracle se répandit par le monde, et ceux qui doutaient furent forcés de croire.

Et l'on appela les sept nouveaux élus : les Sept Dormans.